



## Tiago Rodrigues : une saine occupation

(visuel indisponible)

Tiago Rodrigues après une répétition, samedi. Photo Pierre Grosbois

Depuis trois mois, le Théâtre de la Bastille est investi de fond en comble par le metteur en scène portugais, 70 spectateurs et des comédiens. Retour sur une expérience unique qui a vu émerger une floraison de spectacles.

Des idées merveilleuses ont surgi de l'Occupation Bastille, pratiquée au théâtre de la Bastille pendant soixante-huit nuits et jours par le metteur en scène, acteur, écrivain, directeur du théâtre national de Lisbonne Tiago Rodrigues, accompagné des comédiens Jacques Bonnaffé, David Geselson, Grégoire Monsaingeon, Alma Palacios, Miguel Borges, Ruth Vega-Fernandez, Raquel Castro, ainsi que 70 spectateurs intégrés au processus et toute l'équipe du théâtre - de la direction à l'accueil, en passant par le service de presse. Des idées merveilleuses qui font leur chemin et qu'on garderait bien pour la vie quotidienne, cette vie sans scène pour la jouer ni représentation pour la montrer. Comme le projet de la lettre non écrite qui reste en latence, jusqu'à ce que quelqu'un, en l'occurrence le comédien David Geselson, se propose de la rédiger à notre place. Les spectateurs, acteurs et autres participants à l'occupation se sont emparés de cette occasion rare de dire l'indicible et d'adresser une missive toujours différée, et avec sa rédaction par un autre est venue la première transformation. Ensuite, certaines de ces lettres ont été restituées un mardi soir devant le public.

Grâce

Deuxième transformation. L'expérience intime est bien là, mais les mots résonnent alors pour tous. «*C'est comme si leur envers était dévoilé. Le locuteur était moi et pas moi et c'était extrêmement intéressant de l'entendre car je pouvais saisir pourquoi cette lettre était restée si longtemps non écrite*», dit une spectatrice à la suite de l'expérience. Entre toutes, celle lue par un spectateur d'une vingtaine d'années qui surgit du public et la découvre en même temps que nous. Il doit s'interrompre à plusieurs reprises, il est bouleversé. C'est la lettre non écrite d'une femme qui, deux décennies auparavant, venait d'apprendre qu'elle ne serait jamais enceinte et s'adresse à l'enfant qu'elle n'a pas attendu. Lui qui n'existe pas peut-il recevoir la lettre qu'elle ne lui a pas écrite ? Moment de grâce sur scène où une actrice et un spectateur qui ne se connaissent pas se retrouvent cependant. La lettre est reprise dans le spectacle final, à voir jusqu'à la fin de la semaine, intitulé *Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille*, belle promesse qui n'est ni un bilan ni un document, mais une transposition rêvée et cauchemardesque de ce qui a pu advenir durant ces trois mois, et des traces de ce trajet.

Ça aurait pu être de l'agit-prop, de l'animation, un atelier théâtre. Ça aurait été intéressant, mais ça n'a été rien de tout cela. Jamais pendant cette occupation les spectateurs n'ont fait de progrès dans la profession d'acteur, et les acteurs ne sont pas non plus devenus de bons spectateurs. Les places n'ont pas été interverties, et quand les spectateurs sont montés sur scène, ont constitué des chœurs, fait entendre des échos ou évoqué des bribes d'histoires, aucune confusion n'était possible. Les uns n'étaient pas les autres. Oui, mais quelle était leur place ? Cette question est l'un des fils conducteurs de cette occupation écheveau, qui mêle et emmêle les pelotes, passionne même quand la présentation est fragile, car peu importe, le critère de réussite et de ratage est ici inopérant. Et il y a toujours des fulgurances.

Ça aurait pu être la réédition d'une vieille expérience des années 70, où l'on voulait mettre le spectateur au cœur de la scène et les acteurs, pourquoi pas, dans la salle. Mais Tiago Rodrigues s'inscrit néanmoins dans le présent d'une manière telle que son occupation a anticipé et fait écho à d'autres occupations : celle de la



[Visualiser l'article](#)

place de la République ou du Théâtre de l'Odéon par les intermittents, évidemment imprévisibles au moment où le projet a été lancé par la directrice adjointe du Théâtre de la Bastille, Géraldine Chaillou.

### Transgression

Troisième hypothèse, ce serait une entreprise sur l'urgence : l'urgence de s'arrêter de fabriquer des spectacles, de vite les programmer, de vite les consommer, de vite pouvoir en penser et dire quelque chose, de vite les oublier. L'urgence, en somme, de prendre son temps - trois mois - et d'appréhender un peu mieux les spectateurs : leur désir et leur besoin d'action. Ne pas se contenter de passer deux jours dans un théâtre d'une ville d'Europe, lorsqu'on a la chance d'avoir un spectacle qui tourne, ne pas considérer le public comme le dernier maillon d'une chronologie qui viendrait quand tout est terminé, quand le spectacle est prêt, à la toute fin. «*Alors qu'il est le premier*, dit Tiago Rodrigues, *c'est lui qui déclenche le spectacle en entrant dans la salle, et en choisissant de traverser la ville pour le voir. On n'entre pas dans un théâtre par hasard*». Prendre son temps, peut-être, mais à condition que ces trois mois sans programme préétabli donnent lieu à pas moins de trois types différents de représentation, dont deux qui doivent batailler avec le risque du néant.

Il y a eu celle, longuement travaillée et répétée, de Bovary autour du procès de Flaubert et de la transgression des normes sociales d'un roman «*sur rien*», selon les mots de Flaubert. Celle de trois impromptus au beau titre générique *Ce soir ne se répétera jamais* présentés trois mardis de suite, et qui effectivement, dans tous les sens du terme, ne pouvaient pas se répéter. Et celle du spectacle final, donc, qu'on peut voir encore une poignée de soirs de juin. Clôturer une utopie, n'est-ce pas prendre le risque de la tuer ? C'est surtout une expérience qui échappe à toutes les malles où l'on tente de la ranger avec quelques boules de naphthaline pour résister à l'usure et à l'oubli. Une expérience qu'il est impossible de scinder en spectacles disjoints : Bovary, tout comme les trois impromptus et le dernier spectacle forment une boule à facettes mais aussi se diffractent les uns les autres. Leur lumière rémanente persiste.

### euphorie

Tout ne fut pas idyllique durant ces trois mois, même si la plupart des participants disent que leur vie en est bouleversée. Il y eut des moments de doutes et de baisse de tension, et au moins une crise : des spectatrices remirent en question âprement la place que le metteur en scène et les acteurs leur accordaient et évoquèrent leur déception. N'étaient-elles pas réduites à une participation passive, marionnettes d'un processus qui leur échappait, simple combustible pour des spectacles élaborés et joués par d'autres ? Des figurantes, en somme. Et pourquoi ne pourraient-elles pas lire des lettres sur scène, de même que les acteurs ? N'y avait-il pas un risque que le jeu et l'action soient confisqués par les comédiens, et que les décisions ne soient prises uniquement par le metteur en scène, finalement auteur ?

Comment crée-t-on à partir de rien, lorsqu'on vient de réussir une présentation euphorique où de la cave au grenier en passant par la rue et les loges, le théâtre a été occupé, rendant matériellement d'ailleurs impossible la vision de la totalité de la présentation ? Ça avait eu lieu un mardi, et entre les jours de pause et l'autre mardi, il ne restait que trois jours, pour tout construire, le propos et le décor, la règle étant que d'une semaine à l'autre rien ne soit réutilisé ou refait. «*Est-ce que tout le monde a compris que mardi prochain, la représentation ne se passera que sur ce plateau ?*» demande Tiago Rodrigues. Première petite déception. «*Je trouve bien que tout le monde ne soit pas sur scène. Il faut travailler les entrées et les sorties. Et qu'on orchestre les échos des spectateurs.*» C'en est trop pour Camille, qui sort sans mot dire, avec quelques autres, rapidement suivies du metteur en scène. Conciliabule à l'extérieur. Il obtient qu'elles reviennent afin de parler de leur impression d'être manipulée. Seules des femmes ont contesté le pouvoir du metteur en scène et évoqué une passivité dans laquelle elles se sentaient assignées, les hommes restant mystérieusement silencieux, se laissant porter et imprégner par le processus de création beaucoup plus aisément. La crise n'était pas publique, mais il y avait du public dans la salle, et des journalistes. Jamais personne ne s'est proposé de nous faire sortir. «*Bien*



[Visualiser l'article](#)

*au contraire, la crise fait partie du processus. Ce qu'on a vécu, c'est ce qu'on vit systématiquement avec les acteurs après une représentation qui s'est merveilleusement bien passée et qu'on baisse la garde. Pour sortir d'une crise comme celle-ci, soit on dit que "l'enjeu de la représentation est social", soit on garde une exigence artistique, et faute de temps et de travail, on se rabat sur le savoir-faire des acteurs», dit Tiago Rodrigues. Qui ajoute : «Ce qu'on a gagné après la crise, c'est d'énoncer que le droit à la participation se gagne par la participation. Ce qui aurait été de la manipulation, c'est que la crise soit dissimulée et n'ait pas lieu. Je l'attendais.»*

#### Squelette

On s'achemine donc vers la fin. Plus que quelques jours pour continuer d'occuper la Bastille. Dans le spectacle final, les spectateurs sont de nouveau dans la salle, et les acteurs sur scène, on pourrait croire que l'espace théâtral est bien ordonné, sauf que non, pas du tout, le plateau est un capharnaüm, un squelette traîne côté jardin et l'enseigne lumineuse de la façade du théâtre placée au fond de la scène est sur le bord de s'éteindre. *Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille*, spectacle écrit en deux jours, et répété en une semaine, nous projette vingt ans plus tard : les occupants n'ont trouvé aucune bonne raison de quitter la scène, et lasses, les autorités ont oublié de les expulser. Certes, la place de la République est devenue place de l'Oligarchie, la France est une tyrannie, et les journaux, cette chose étrange où l'on pouvait trouver les nouvelles du jour, n'existent plus. Les acteurs sont en ligne sur des chaises face aux spectateurs, ils sont vieux. Il y a toujours une actrice portugaise qui, lorsqu'elle entre en scène, perd son français, «*c'est le seul moment où Lisbonne lui manque*».

Et le comédien Grégoire Monsaingeon continue de poser chaque jour la même question, sur un ton de plus en plus agressif : «*Y a-t-il de nouveaux projets ?*» Tant que des mains s'élèveront, l'occupation continuera. Il y a la mémoire du théâtre et de tous les spectacles vus et le souvenir de ce metteur en scène si sourcilieux qu'il avait obtenu que la première représentation de son spectacle soit posthume. Et bien sûr, il y a la crise. La fameuse crise. Qui trouve ici une tout autre résolution.

**Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille** Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011. Jusqu'au 12 juin. Rens.: [www.theatre-bastille.com](http://www.theatre-bastille.com)